

BELLE ET BONNE

Sur la route de Genève, je fis halte à Ferney. J'avais changé de sentiment et résolu de ne pas poursuivre plus loin que là si on me proposait d'y séjourner quelque temps. C'était le début de l'automne, et les proches montagnes ne s'étaient pas encore couvertes de leur blanc manteau de neige hivernal. Voltaire, que j'avais depuis Cussigny averti de ma visite et que le fracas des chevaux et des roues de ma voiture avait alerté, m'attendait sur le perron de son château, appuyé sur sa canne, avec sur la tête son éternelle perruque grise à cinq marteaux, tout autant démodée que l'habit qu'il portait : souliers et bas gris aussi, longue veste de cette étoffe damassée qu'on appelle basin. Je le trouvai vieilli. Il est vrai qu'il avait alors quatre-vingt-deux ans bien sonnés.

— Soyez le bienvenu, mon cher. Votre présence fait honneur à notre petite auberge, qui a dû se passer de celle de l'empereur, qui voici quelques jours y était attendu pour le dîner, mais dont l'équipage a traversé notre pauvre village à bride abattue, sans daigner y faire la moindre halte. Je ne sais ce qui lui est passé par la tête. Au moins aura-t-il profité de ce que j'ai fait enlever les pierres du chemin jusqu'à Versoix.

Joseph II était en effet arrivé à Paris le 1^{er} avril précédent. Il était venu parler avec Louis XVI, son beau-frère, de questions de haute politique dans lesquels les intérêts de la maison d'Autriche étaient en jeu, mais aussi conseiller le couple royal sur le chapitre de ses difficultés conjugales. On sait que, s'il échoua sur le premier point, il eut plus de succès sur le second, la reine donnant naissance à son premier enfant, une fille, dix-huit mois plus tard. Sur la scène de l'Opéra, la visite de l'empereur avait procuré à Sophie Arnould

l'occasion d'échapper une dernière fois au sacrifice promis à Iphigénie, car Marie-Antoinette avait mené son frère aîné, qui cachait son identité sous le nom de comte de Falkenstein, titre auquel certes il pouvait prétendre, applaudir l'ouvrage de Gluck. L'empereur avait ensuite accompli un tour de France du port du Havre jusqu'à la cité de Carcassonne et s'en était ensuite retourné à Vienne en passant par Genève et Lausanne. Le roi de Prusse avait écrit au Patriarche qu'il fallait attribuer l'incivilité vénielle dont Joseph s'était rendu coupable envers lui au désir de ne point déplaire à sa mère, la reine de Hongrie, qui craignait qu'une visite à Voltaire fût prise pour une approbation de son irréligion.

— Tant pis pour l'empereur qui a, m'a-t-on dit, joué le même mauvais tour à M. de Choiseul à Chanteloup. Il n'aura point pu goûter de mes petits pâtés. Mais nous avons eu ici M. et M^{me} de Beauvau¹, qui, quant à eux, ont été sensibles aux piètres appas de cette villégiature.

Une jeune fille se tenait derrière Voltaire, prête à le soutenir dans le cas que ses vieilles jambes lui auraient fait défaut.

— M^{lle} Routh de Varicourt, qui vit avec nous depuis presque deux ans. Elle a ramené en ces lieux une odeur de jeunesse qui s'en était allée avec M^{lle} Corneille. Elle est d'une famille désargentée, mais méritante, de ce pays. Son père sert dans le régiment de M. de Beauvau, qui m'en a dit, du reste, le plus grand bien quand il était ici.

La jeune personne fit une courte révérence.

— Elle est la troisième enfant de M. et M^{me} de Varicourt. Son frère aîné, un bien beau jeune homme, est au séminaire. Notre Reine-Philiberte devait également entrer en religion mais, quoique fort pieuse, elle ne se sentait pas faite pour ce destin. Maman Denis, à soixante-cinq ans à présent, avait besoin d'une demoiselle qui lui

¹ Charles-Juste, prince de Beauvau, maréchal de France (1720–1793), secrétaire d'État à la guerre en 1789. Il a laissé son nom à l'hôtel qu'il occupait à Paris, actuel ministère de l'Intérieur.

tînt compagnie. Comme je n'avais point le goût de laisser une jeune fille, belle et bonne comme celle-ci, attirée comme elle l'est par la philosophie, qui au surplus m'avait écrit une lettre fort bien tournée, se laisser emmurer dans un couvent, j'ai souscrit au projet que maman me soumettait. Et elle est ici depuis juste après la Noël de 1775.

— Belle et bonne, dis-je, rêveur, presque en écho.

— C'est ainsi que nous la nommons tous ici. Elle est aussi honnête que belle. Elle est mon ange gardien.

Je souris à la jeune fille, et la dévisageai un instant. Elle devait avoir vingt ans, elle était d'une taille au-dessus de la mienne – mais je ne suis, on le sait, point grand –, avait ce qu'il fallait d'embonpoint. Les traits de son visage, que couronnait un haut chignon, paraissaient avoir été délicatement sculptés par le ciseau d'un Falconet, d'un Bouchardon, ou encore d'un Pigalle. Son air un peu mutin disait assez qu'elle respirait la joie de vivre. Oui, m'apensai-je, Voltaire était heureux d'avoir auprès de lui en sa thébaïde, pour adoucir les maux de son vieil âge, une aussi jolie et douce personne.

— Nous n'avons pas de quoi la doter convenablement, mais maman et moi ne désespérons pas de voir passer par ici un prince charmant et riche qui voudra bien prendre pour rien cette perle sans fortune.

Je fus tout d'un coup contrarié. Le seigneur de Ferney venait-il de dévoiler ce qu'il avait en tête ? Sans doute ne voulait-il pas que la jeune fille attendît pour prendre mari qu'il eût fermé les yeux pour toujours, et était-il disposé, pour son bien à elle, à la voir s'éloigner de lui. À moins, bien sûr, que le prince charmant ne voulût s'installer dans les frimas du pays de Gex, laissant au vieillard son ange tutélaire pour le temps qu'il faudrait. Il m'allait falloir être assez habile pour déjouer le piège que semblait me vouloir tendre le Patriarche.

Belle et Bonne prit le bras de Voltaire pour le ramener à l'intérieur. Il commençait à faire froid. Nous n'étions pas plus tôt

revenus dans le vestibule que Wagnière et M^{me} Denis firent leur apparition, chacun d'un côté. Le secrétaire devait s'être extrait par son échelle de meunier du réduit dans lequel il officiait habituellement, au-dessous du cabinet de travail du patron, comme il l'appelait, et la plantureuse vieille femme, dont la poitrine débordait toujours autant, sinon davantage, de son corsage, débouchait de l'aile nord, où elle avait son appartement. Je ne les revis pas avec plaisir, mais ils faisaient partie du décor de l'endroit, et il me fallait bien faire avec. Nous nous saluâmes. Je savais toutefois que le chapitre de la *Guerre civile de Genève* était clos, que le Patriarche, quoi qu'il en eût dit, était convaincu de la culpabilité de La Harpe, et qu'on n'y reviendrait pas. Nous prîmes à gauche et pénétrâmes dans l'antichambre. Belle et Bonne avança un siège à Voltaire, qui y logea son corps malingre, tandis que M^{me} Denis s'enfonçait dans un fauteuil et que Wagnière s'en retournait à son office.

— Eh bien, mon cher Tibulle, où menez-vous vos pas ? Que nous vaut le bonheur de vous voir chez nous ?

— Je m'en vais à Genève.

Il n'était pas question que je parlasse de ce qui s'était passé au Colisée avec M^{lle} Thévenin, et je débitai la fable que j'avais échaudée sur le chemin, alors que je ne savais pas encore qu'il y avait à Ferney une jeune fille à marier.

— C'est que, monsieur, on me propose un bien beau parti dans la République. Une demoiselle fort riche, enfant unique et orpheline de père. Une dame genevoise vivant à Paris, qui fréquente le salon de M^{me} Necker, s'est offerte à s'entremettre auprès de la mère pour conclure un mariage, si toutefois la promesse est à mon goût.

J'inventai un nom qui sonnait de l'endroit. Chevrolet, Rochat, ou pourquoi pas Curchod. Je vis comme un air de déception s'imprimer un instant sur les traits de Voltaire, qui se dissipa aussitôt.

— C'est en effet qu'il est grand temps de vous marier, mon cher marquis, et d'engendrer des héritiers. Sinon, à qui laisseriez-vous la fortune que votre père vous a léguée ? Pas à M. et M^{me} de Sade, vos cousins, au moins ? Celui-là est un fort mauvais sujet, m'a-t-on dit.

— Cela n'est point dans mes intentions, répondis-je. Mais, monsieur, puis-je vous faire observer que vous ne vous êtes jamais marié ?

— Le mariage n'est pas une chose faite pour moi. Je n'ai pas, comme vous, de titre à transmettre. Je suis bien comte de Ferney et Tournay, mais cela est à titre viager. Et puis, je n'ai véritablement connu et aimé dans ma vie qu'une seule femme que j'aurais pu vouloir épouser. Mais elle était déjà mariée. Heureusement, je ne fus pas responsable de ce que M^{me} du Châtelet passa avant l'âge.

Le regard de M^{lle} de Varicourt parut se ternir un instant. Elle n'était pas sans savoir comment la divine Émilie avait trépassé. Ce changement de visage n'échappa pas à Voltaire.

— Ne vous affligez pas, ma chère. Mourir en couches n'est point commun à toutes les femmes. Votre mère n'a-t-elle point porté onze enfants, dont dix sont aujourd'hui bien vivants, tout comme elle ? Un heureux présage pour vous, le jour où vous aurez pris un époux. J'espère qu'il en ira de même pour la future marquise de Villette que vous vous en allez chercher à Genève, mon cher Tibulle.

— Que la Providence entende vos paroles.

— N'invoquez pas la Providence, monsieur le marquis. Elle n'a raison que chez les dévots, et elle a toujours tort chez les philosophes. Parlons plutôt de la Nature. Mais dites-moi. Où comptez-vous loger à Genève ? Dans cette auberge où vous fûtes lorsque vous accomplissiez quelque mission pour moi auprès de M. Necker, qui est la plus chère d'Europe ?

— Sans doute.

— Le fait que vous soyez riche ne vous impose nullement de dépenser inutilement, et de faire prospérer des gens qui en sont indignes, car ils profitent des voyageurs de passage en leur facturant des prix excessifs. Que diriez-vous de loger ici ? Genève n'est qu'à deux lieues de cette auberge-ci, et l'on peut à nouveau se rendre sans difficulté dans la République.

Il était vrai que les esprits s'étaient calmés. En façade tout au moins, car une violente révolution éclaterait cinq ans plus tard, que

Louis XVI se chargerait de réprimer, avant de se voir lui-même écrasé par une autre, dans son propre royaume. Je fis mine d'hésiter, puis acceptai l'invitation, me réjouissant tout haut de ce que l'air de ce lieu que la philosophie avait élu pour asile me purifierait du remugle de la capitale.

— Maman, voulez-vous, je vous prie, demander qu'on aille chercher dans sa voiture les malles de M. de Villette et qu'on les monte dans l'appartement qui vous semblera le plus convenable ? Et de faire accommoder son cocher parmi nos gens. Sans compter ses chevaux qui trouveront leur place dans notre écurie.

La grosse dame se leva, et sortit sans mot dire. Je me rendis compte à ce moment-là combien son séjour à Paris et la repentance à laquelle elle avait dû consentir à son retour à Ferney l'avaient changée. Elle n'avait pas prononcé une parole depuis que nous étions entrés dans l'antichambre. Reine-Philiberte non plus, d'ailleurs.

— Belle et Bonne, ma chère enfant, parlez un peu de vous à monsieur le marquis, dit Voltaire lorsque sa nièce fut sortie.

— Il y a peu de choses à dire, en vérité. Je suis née à Pougny, près de Collonges. Mon père, M. de Voltaire vous l'a dit, est officier à Versailles dans le régiment de M. le maréchal de Beauvau, et était quand je vins au monde en garnison au fort de l'Écluse². Nos ancêtres sont arrivés ici d'Angleterre. Mon aïeul était pasteur à Ferney, nous sommes parents des Curchod de Crassier, mais nous sommes à présent catholiques. Ma famille est maintenant établie à Versonnex, sur la route qui mène d'ici à Nyon. Il n'y a qu'Ornex entre Ferney et ce village, où j'ai grandi. Mon frère aîné, Pierre-Marin³, qui est à peine plus âgé que moi, est à Paris, à Saint-Sulpice, où, suivant les traces de notre cousin

² Ouvrage militaire fortifié construit au sud de Collonges aux XVI^e et XVII^e siècles pour contrôler le passage du Rhône en sortie ouest du Bassin genevois.

³ Pierre-Marin Roup de Varicourt (1755–1822) fut curé de Gex, puis député aux états généraux en 1789. Il fut enfin évêque d'Orléans de 1817 à sa mort.

M. Émery⁴, il fait son séminaire. François, mon cadet de trois ans, est page aux gardes du corps du roi, à Versailles, aussi dans la compagnie de M. de Beauvau. J'ai encore une sœur aînée, et cinq autres petits frères. Le plus jeune a cinq ans. J'ai également des oncles du côté de ma mère...

Voltaire l'interrompt.

— C'étaient sept orphelins, dont les terres avaient été engagées auprès des jésuites d'Ornex, ces saints hommes n'ayant avancé cet argent que parce qu'ils étaient sûrs que ces jeunes gens à peine sortis de l'enfance ne pourraient jamais racheter leur patrimoine. J'en fus informé, j'en fus indigné. Je pris le parti de ceux-là à qui on voulait ravir le bien de leurs ancêtres. Je déposai au greffe de la ville de Gex les quinze mille livres⁵ qu'on leur demandait. Et enfin, après des contestations infinies entre ces gentilshommes et ceux auprès desquels leur héritage était engagé, le parlement de Dijon rendit justice aux premiers. Ils sont aujourd'hui en possession de leurs biens ; ils bénissent ce parlement, et ils ne sont pas ingrats envers moi, comme l'ont été quelques gens de lettres. C'est ainsi que je connus leur sœur, M^{me} Rousset de Varicourt, et qu'avec maman Denis nous nous intéressâmes à sa deuxième fille, qu'on appelait partout « la jeune religieuse », parce que le manque d'argent faisait qu'on la destinait à cet état. Quant aux Jésuites, si leur ordre est à présent aboli en France ainsi qu'en quelques autres endroits, je n'eus certainement aucune part à leur expulsion, et je ne pus en avoir. Cependant, cette affaire ayant été connue des supérieurs de l'ordre, ils me firent l'honneur de me regarder comme un des premiers instruments qui préparèrent leur ruine.

⁴ Jacques-André Émery (1732–1811) fut supérieur général des Sulpiciens. Il sera à nouveau question de lui dans la suite de ce récit. Incarcéré par deux fois pendant la Révolution, dont seize mois à la Conciergerie sous la Terreur, il manqua être guillotiné, puis s'efforça de réconcilier l'Église avec l'État napoléonien.

⁵ Un convertisseur en euros est disponible pour chaque année sur le site : <https://convertisseur-monnaie-ancienne.fr/?Y=1782&E=0&L=30000&S=0&D=0>.

Il poursuivit :

— Quoi qu'il en soit, cette enfant est douce et secourable. Elle joue la jeune fille de la maison, elle accompagne maman Denis dans ses tournées de bienfaisance, elle laisse sans gémir l'affreux vieillard que je suis l'assommer de la lecture de sa nouvelle tragédie, elle l'accompagne en promenade autant que ses jambes frêles peuvent le porter et l'écoute sans bailler, elle chante en s'accompagnant au clavecin ; en un mot, elle réjouit la maison et tous ses occupants, même Luc.

— Luc ? Ah oui ! Le petit singe, à qui vous avez donné le surnom dont vous affligeâtes le roi de Prusse !

— Et Fréron aussi, monsieur, susurra Belle et Bonne.

— Fréron ?

— Un petit âne, monsieur le marquis. Je l'ai apprivoisé.

— Ah !

Je ris. Le Patriarche avait baptisé un âne du nom de son ennemi juré, Élie Fréron. Celui-ci était mort l'année précédente. Il est vrai que notre grand homme ne parlait plus de *L'Année littéraire*, dans laquelle le quidam avait si longtemps déversé sur lui son venin, que comme de *L'Âne littéraire*.

Décidément cette enfant était attachante. Je me plaisais à penser que, si quelque beau parti ne se présentait pas avant le temps, elle adoucirait les derniers instants de Voltaire, et peut-être lui fermerait les yeux. Je ne me trompais qu'en partie : ce ne serait pas M^{lle} Rousset de Varicourt qui recueillerait à Ferney le dernier soupir de notre philosophe, mais la marquise de Villette à Paris.

Celui qui avait été l'aubergiste de l'Europe était à présent trop âgé pour goûter les tablées trop fournies, a fortiori après l'attaque d'apoplexie qui six mois plus tôt l'avait laissé muet pendant deux jours, et M^{me} Denis avait dû composer avec cela. Au souper, ce soir-là, nous n'étions que quatre.

— M. Wagnière n'est point des nôtres ? m'enquis-je, un peu chattemite, car son absence ne me chagrînait guère. J'aurais

d'ailleurs voulu que la grosse matrone assise à mes côtés, faisant face à son oncle, fût au diable Vauvert.

Voltaire jeta un regard à Belle et Bonne, comme pour lui demander de répondre pour lui. Il m'apparut comme une évidence qu'il cherchait à mettre en avant la jeune fille.

— M. Wagnière a pris femme, monsieur le marquis. Il habite avec elle au village. Il vient quelquefois souper ici avec M^{me} Wagnière, mais pas ce soir.

— Vous comprendrez donc, mon cher marquis, que quand M. Wagnière quitte son service, j'emprunte à maman Denis cette belle enfant, qui tient sa place à mes côtés jusqu'à l'heure de mon coucher.

— Et le père Adam ? Il n'est point derechef souffrant, j'espère ?

Les yeux de la jeune fille parurent s'attrister. Elle se tourna vers Voltaire, mais ce fut M^{me} Denis qui répondit, d'un ton de voix fort sec.

— Il a quitté Ferney l'an passé.

Je n'insistai pas. Je demanderais les détails de l'affaire plus tard à Voltaire, ou mieux, à M^{lle} de Varicourt.

Nous parlâmes de choses et d'autres, de l'étrange couple que formaient à la Cour Télémaque et Mentor, le jeune roi et le vieux Maurepas, jadis secrétaire d'État à la Marine, rappelé voici trois ans de son château de Pontchartrain, après presque trente ans d'exil, pour être à Versailles comme un Premier ministre officieux.

— Savez-vous que ce rappel serait une erreur ? lança le maître de maison. On dit que le roi aurait été abusé par sa tante Adélaïde, qui lui aurait sorti de derrière l'éventail un prétendu écrit laissé à son intention par son père, le Dauphin, lui conseillant une liste de ministres pour le jour où il serait sur le trône. Maurepas avait déplu au feu roi par un poème moquant les disgrâces intimes de notre marquise de Pompadour, n'écoutez pas, Belle et Bonne :

*Sous vos pas vous semez des fleurs
Mais, hélas, ce sont des fleurs blanches.*

— Il a, continua le Patriarche, d’abord appelé Machaut d’Arnouville, l’ancien contrôleur général, puis, se ravisant, fait rattraper le courrier pour lui ordonner de porter l’ordre à Maurepas. La reine, tout comme moi, se serait bien accommodée de Choiseul.

— Je disais voici peu à D’Alembert que vous pourriez demander au ministre d’État, que vous avez connu autrefois, non seulement de favoriser l’achèvement de Choiseul-la-Ville, mais aussi de permettre que le village de Ferney prenne votre nom, et soit d’ores en avant appelé Ferney-Voltaire⁶, en considération de tout le bien que vous y avez accompli. Il ne pourra que demander au roi de faire droit à votre requête.

— Le roi a d’autres chats à fouetter, sans parler de celui de M^{me} de Maurepas qu’il a tué, m’a-t-on rapporté, sur les toits de Versailles, en s’exerçant à tirer.

— La pauvre bête ! Quelle horreur, s’apitoya Reine-Philiberte.

— Cette enfant a un cœur d’or, et déborde de sollicitude avec les humains comme avec les animaux. Savez-vous, Charles, qu’elle a apprivoisé et nourri elle-même deux petites colombes tombées du nid ?

— Cela est touchant, mademoiselle, dis-je, jetant à la jeune personne un regard plus tendre que je ne l’aurais voulu. Et pourquoi pas, ajoutai-je en me tournant derechef vers Voltaire, demander à M. de Maurepas d’œuvrer pour autoriser votre retour à Paris ?

— Et que ferais-je à Paris en mon grand âge ? Je vais avoir quatre-vingt-trois ans, je suis mal allant, les vieilles quilles qui me servent de jambes ne me portent plus guère...

— N’était-il pas question d’une tragédie que vous lisiez à M^{lle} de Varicourt ?

— *Alexis Comnène* ? Oui, j’y travaille depuis longtemps. La pièce est maintenant achevée. Je vais l’envoyer aux Comédiens-Français à peine aura-t-elle été lue en public ici, ou un peu plus tard si on y fait quelque critique, s’il me faut encore la bien peindre et bien colorier pour qu’elle fasse un effet heureux à Paris.

⁶ La commune prit d’elle-même ce nom le 24 novembre 1793, Wagnière étant maire.

— Le sujet est une femme qui se tue par fidélité pour un époux qu'elle n'aime point, et pour échapper au déshonneur de se donner au meurtrier qu'elle idolâtre, révéla Belle et Bonne.

— Cela est bien triste. J'escompte que vous serez plus heureuse, mademoiselle.

— Le résultat m'occasionne quelques hésitations. Lekain, qui est venu ici l'an passé, avait refusé le rôle d'Alexis. Je réduisis la pièce à trois actes, car il m'était apparu que, roulant uniquement sur le remords continu de l'impératrice de Byzance d'aimer à la fureur le meurtrier de son mari, elle ne pouvait en comporter cinq. Certes, Racine a une fois servi un souper avec seulement trois plats, mais il y a de la musique et des chœurs dans *Esther*. Je ne suis que Voltaire : il fallait donc que je serve cinq plats. Cette enfant, qui est de bon conseil, m'a convaincu de montrer mon brouillon à maman Denis. J'ai surmonté ma crainte, je lui ai donné la pièce à lire : elle l'a lue et elle a pleuré.

M^{me} Denis fit un geste d'acquiescement de la tête.

— Mon oncle est décidément le Racine de ce siècle, dit-elle. Comme il m'a confié ne plus vouloir écrire pour le théâtre, son génie s'éteindrait avec cela, à mon sentiment, sur un chef-d'œuvre.

— J'ai toutefois une autre tragédie sur le métier. *Agathocle*. Mais laissons cela.

Voltaire me sourit.

— Nous aurons bientôt ici M. le marquis de Villevieille, celui-là même qui m'avait jadis incité à écrire en votre faveur à votre père, alors que vous étiez ici, venant d'Alsace. J'ai confiance en son jugement, et aussi dans le vôtre. Me ferez-vous l'honneur de lire mon *Alexis Comnène*, Tibulle ?

— L'honneur serait pour moi, monsieur.

— Eh bien, je vous montrerai le manuscrit demain. Si votre avis ainsi que celui de M. de Villevieille rejoignent les jugements de maman et de M^{lle} de Varicourt, je le ferai passer à M. de Thibouville dès avant la Noël pour qu'il la produise au tripot des Tuileries⁷. Il

⁷ Le comité de lecture de la Comédie-Française, alors installée dans la salle des Tuileries.

n'aura que peu de chemin à faire. Et peut-être Lekain voudra-t-il revenir sur son entêtement à ne pas vouloir jouer Alexis.

Une ombre d'inquiétude passa dans les yeux du vieillard.

— Car Thibouville loge à présent chez vous, n'est-ce pas ?

— Il y habitait avant moi, puisqu'il était locataire de feu M^{me} de Grammont, de qui j'ai acquis l'usufruit de l'hôtel. Je me suis non seulement engagé auprès de la dame à lui conserver le bail de son appartement, mais aussi, le sachant votre ami, et n'ignorant pas qu'il était très endetté, je le lui ai poursuivi pour rien. Je ne pourrais être, monsieur, en littérature ou en philosophie, qu'un très mauvais imitateur de votre génie. Mais j'ai voulu être votre modeste épigone en matière de générosité, et c'est pourquoi je me suis proposé de le loger chez moi gracieusement le temps qu'il pût restaurer ses finances.

— Cela vous honore, mon cher Charles. Autant que votre belle action envers M. Delisle, qui ne m'a pas surpris. Mais, ainsi que je vous l'ai déjà écrit, méfiez-vous de ce que l'on clabauda dans les salons, ou même un peu partout.

— Je m'en souviendrai, monsieur. Mais vous n'allez tout de même pas me donner le conseil de bouter M. de Thibouville hors de chez moi, comme la Pucelle fit des Anglais ?

— Certes non. Mais nous ennuyons ces dames. Nous reparlerons de cela plus tard.

Le souper s'acheva dans la bonne humeur. Voltaire me plaisanta sur les vers que je lui avais adressés en remerciement pour une montre à répétition qu'il m'avait envoyée, à quantième, à secondes, garnie de son portrait, tout droit sortie de la manufacture de Ferney. Les rimes en étaient toutes en *ine*. Ne craignant pas de me piquer au passage, il m'avait répondu par une épître bâtie suivant le même procédé, en entrelaçant *ine* et *ent* :

*Je ne crains point qu'une coquine
Vous fasse oublier les absents.*

Les visages des convives ne s'assombrirent que lorsque nous abordâmes la mort de M^{lle} de Lespinasse, l'année précédente, qui avait laissé D'Alembert dévasté. Je pensai, avec une tristesse mêlée

de honte, à ce qui s'était passé chez elle entre moi et Barthe. Le Patriarche n'avait jamais rencontré Julie. Nous versâmes aussi quelques larmes sur la maladie de M^{me} Geoffrin, la nourrice des philosophes, disait Voltaire, qu'une crise d'apoplexie avait laissée paralysée de tout un côté du corps. M^{me} de la Ferté-Imbault, devenue très proche de Madame Adélaïde, aux nièces de laquelle, les sœurs du roi, elle enseignait la philosophie, avait fermé la porte de sa mère à D'Alembert. Je m'attristai de ce que le parti dévot prît ainsi sa revanche sur celui de l'*Encyclopédie*. Je revins sur la soirée chez la veuve du directeur de la manufacture de glaces, en 1755, durant laquelle M^{lle} Clairon et Lekain avaient lu *L'Orphelin de la Chine*, et qui avait décidé de mon entrée, après la carrière des armes, dans la religion voltairienne. J'avais déjà dû la raconter dix fois au philosophe, mais des larmes me montaient encore aux yeux. Belle et Bonne ne fut pas sans le remarquer, et mon émotion la gagna.

Voltaire et M^{me} Denis s'étant retirés, je restai quelques instants dans le vestibule avec elle, en toute honnêteté. Je lui demandai ce qu'il était advenu du père Adam.

— Je ne sais pas exactement. On ne m'en a rien dit. Tout ce que je sais, c'est qu'il se querellait beaucoup et souvent avec les domestiques. Je l'aimais bien. Il était gentil avec moi. Après son départ, j'ai dû apprendre à jouer aux échecs pour que M. de Voltaire ne fût pas privé de sa partie quotidienne.

Je saluai la demoiselle, et remontai vers l'appartement qui m'avait été attribué. J'eus du mal à trouver le sommeil, je me tournai et me retournai dans mon lit. M^{lle} de Varicourt, certes, était d'un naturel plaisant, mais elle avait plus de vingt ans de moins que moi. C'était, il est vrai, à peu de chose près l'âge de Fanny. Mais pouvais-je engager une aussi innocente créature dans une vie dans laquelle la débauche avait tenu jusqu'ici une aussi large part ? Pourrais-je renoncer à mon ancienne existence ? Ne serais-je pas pour Philiberte le marquis de Carabas des contes de Perrault ? Et elle n'avait pas de bien. La fortune attire la fortune, chacun le sait. Je commençais à avoir mal à la tête. Puis, la fatigue du voyage aidant, le sommeil vint enfin me prendre sous son aile.